

Franz Bartelt

Les Nœuds

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Soir après soir et d'un soir à l'autre, toujours plus encombrée de chaises, de tables, de meubles délabrés, d'un lit et d'une quantité asphyxiante de cordes en tous genres, la salle de séjour faisait toujours plus fonction d'atelier et de chambre. Tout en exécutant des nœuds, Basile Porquet considérait d'un œil machinal le désordre qui se développait dans ces lieux où ne subsistait des vieilles splendeurs qu'une enseigne où était inscrite, en lettres dont l'orgueil s'effaçait petit à petit, la raison sociale de la famille :

«PORQUET, PÈRES ET FILS, CORDES À NŒUDS».

Au mur, entre des fenêtres occultées par des morceaux de carton, un modèle de

téléphone, antique et gros comme une boîte à outils, sonnait. Chaque sonnerie semblait remuer de la poussière. Basile tournait la tête et criait : « Ta gueule ! », en variant les intonations, en frappant du pied sur le sol. C'était toujours à peu près la même réaction : il faisait durer le plaisir de croire que quelqu'un l'appelait, lui, personnellement.

Après un certain temps, il posait la corde sur un tas de cordes, par terre, devant lui, et, en bougonnant, il obtempérait, se dirigeait d'un pas d'Apache épuisé vers le téléphone, sans cesser de proférer des « Ta gueule ! » dont il pensait qu'ils possédaient des propriétés apaisantes. Il décrochait et raccrochait, sans porter le combiné à son oreille.

Puis il revenait à sa place, reprenait la corde et la confection de nœuds.

« Où en étais-je ? se disait-il. Des nœuds. Des nœuds. Basile tu fais des nœuds. Qu'est-ce qu'il fait, Basile ? Il fait des nœuds. Basile fait des nœuds.

« Pourquoi Basile fait-il des nœuds ?

« Vas-tu répondre, Basile ? Je t'ai posé une question. Je t'ai demandé :

« Pourquoi fais-tu des nœuds ?

« Tout le monde ne fait pas des nœuds.

« À ma connaissance, tu es le seul à faire des nœuds.

« Basile Porquet fait des nœuds. Basile Porquet est le seul faiseur de nœuds de la région. Il n'y a donc que lui qui puisse répondre à cette question élémentaire : Pourquoi fais-tu des nœuds, Basile ?

« Réponds ! Réponds ou je te pends haut et court ! »

C'était toujours, sans cesse, à longueur de jour et de nuit, les mêmes questions, mais, avec les étirements du temps, ces questions prenaient une tournure impérieuse, exigeaient des réponses que ni lui ni personne ne pourrait jamais apporter.

Alors, parfois, il se levait et, résolu à obtenir par la force ce qui résistait à tous ses efforts de persuasion, il se passait la corde autour du cou.

« Là, tu ne ris plus, Basile Porquet. Tu sens que l'heure est venue de répondre à la question : Pourquoi fais-tu des nœuds ? »

Allongeant son bras au-dessus de lui, il tirait sur la corde et mimait un début de pendaison qui lui remontait le menton et

rejetait sa tête en arrière. Ce simulacre de supplice ne durait que le temps d'obtenir des aveux :

« Ça va, ça va, j'ai compris, je dis tout. »

Et, en effet, il disait tout :

« Je fais des nœuds parce que mon père Émile Porquet faisait des nœuds.

« Parce que mon grand-père Achille Porquet faisait des nœuds.

« Parce que mon arrière-grand-père Cyrille Porquet faisait des nœuds.

« Moi, Basile Porquet, sain de corps et d'esprit autant qu'on peut l'être en assumant une hérédité transmise par les nœuds, je perpétue la tradition et je fais des nœuds aussi naturellement que le printemps fait des bourgeons ou que l'hiver fait des glaçons. »

Selon lui, cette réponse avait belle allure. Une fois de plus, elle lui sauvait la vie. Provisoirement.

Il laissait tomber la corde, se frottait le cou à pleine poigne et soupirait, à peine rassuré :

« Une fois encore je l'ai échappé belle... »

C'était un soulagement de principe, mais ce soulagement, tout de principe qu'il fût, n'était pas sans faire naître en Basile

Porquet un vague sentiment de satisfaction, qu'au nom de la gratitude universelle il se croyait tenu de manifester à grand bruit.

«Basile, reprenait-il donc, je vais te dire une chose : Bravo!

«Tu as eu raison de déballer ce que tu avais sur le cœur. Après tout, tu n'as jamais rien eu à cacher.

«Tu es limpide comme de l'eau en bouteille. Tu ne crains pas les vérités qui te concernent. Ni celles qui ne te concernent pas.»

En général, le téléphone sonnait de nouveau. Les téléphones avaient toujours des insistances. Il arrivait un moment où le plus indifférent des malheureux ne jugeait plus tellement avantageux de les laisser sonner dans le vide.

Empruntant de nouveau le sentier de la guerre qui serpentait entre les chaises et des entassements de cordes hauts comme des montagnes, Basile Porquet se déplaçait jusqu'à l'appareil. Il décrochait sans hâte, avec des manières fumantes et des gesticulations de grand singe à moitié endormi.

«Non, madame, répondait-il après avoir prêté l'oreille un instant à ce qu'on avait à

lui dire, ce n'est pas le service des urgences de l'hôpital municipal.

« Si vous n'avez pas un besoin urgent de nœuds, le numéro que vous avez composé est nul. Et non avenu.

« Car, ici, madame, le nœud règne en maître.

« Mais je ne plaisante pas, madame ! Je vous prie de bien vouloir recomposer le numéro que vous demandez en veillant à ne pas en inverser les deux derniers chiffres.

« Le gnagna gnagnagnagna gna quarante-huit, c'est chez moi, Basile Porquet, nœuds en tous genres et de toutes dimensions. Et le gnagna gnagnagnagna gna quatre-vingt-quatre, c'est le service des urgences de l'hôpital municipal.

« Avec tous mes compliments, madame. Bonsoir, bonne chance et prompt rétablissement ! »

S'il y avait bien une chose dont Basile Porquet était sûr, c'était que sur les six ou sept milliards d'individus qui peuplaient en même temps que lui la vallée de larmes et de débâcle, pas un seul n'aurait pu avoir envie de s'entretenir avec le dernier représentant des nœuds sur la terre. Situation normalement désespérante.

« Dès que le téléphone sonne dans cette maison, quelqu'un quelque part dans le vaste monde est en train de commettre une erreur.

« Les temps ont changé. Aujourd'hui les gens appellent plus souvent le docteur que le fabricant de cordes à nœuds.

« Si j'en juge par le nombre de fois où on me prend pour l'hôpital municipal, il doit être devenu bien dangereux de vivre à notre époque.

« Ah, que c'est triste ! »

Comme il ne trouvait jamais rien de mieux à faire, il se frappait le front ou la poitrine, du plat de la paume, en tournant sur lui-même, comme quelqu'un qui chercherait la sortie.

« Comme mon cœur est lourd !

« À moi ! À moi !

« Notre-Dame de la Consolation, venez à mon secours ! »

Mais les saints et les saintes n'ont jamais répondu spontanément aux prières des misérables. Ceux qui les invoquaient devaient les débusquer au fond des cachettes où l'imagination supposait qu'on avait une chance de les trouver. Comme le placard, par exemple,

dont Basile Porquet manœuvrait avec précaution la porte mal équerrée. Sur l'étagère, une bouteille d'alcool. Le bouchon en était surmonté d'une figurine d'inspiration clairement saint-sulpicienne. D'un mouvement des deux mains, Basile Porquet la saisissait à la manière du prêtre qui prend le vase sacré. Puis il allait la poser religieusement sur la table.

Sans la quitter des yeux, il reculait d'un pas, se figeait dans un garde-à-vous impeccable, avant d'exécuter un salut militaire à l'américaine, l'index et le majeur droits sur la tempe, le petit doigt gauche sur la couture du pantalon.

« Merci d'être venue, Notre-Dame de la Consolation. »

Le temps de reprendre son souffle, il continuait, d'une voix qu'il aurait voulue aussi blanche que possible, sans y réussir vraiment, car la vie lui en avait trop fait voir de toutes les couleurs et cela l'avait marqué :

« Merci de vouloir bien m'assister dans cette soirée qui s'annonce aussi pénible que toutes celles qui l'ont précédée depuis que je suis relié au monde par le fil d'un appareil

téléphonique directement branché sur la misère, sur l'urgence, sur le chagrin.

« Sur l'accident.

« Si vous saviez combien j'ai besoin de votre présence et de vos grâces.

« Si vous saviez comme le temps pèse sur mes épaules, comme la vie m'est lourde à porter, comme la vallée de larmes me semble longue à traverser !

« Ah ! que n'ai-je vu le jour dans une maison sans téléphone, sainte Mère du Soir Tombant et des Nuits Interminables !

« Je vous salue, Notre-Dame de la Consolation. Et je vous supplie de me laisser poser les lèvres sur le goulot frais de votre corps inspiré, afin que j'y suce la charité glorieuse qui répandra le feu de la joie dans mon âme et le soleil de l'espérance dans l'ombre angoissée de mon estomac. »

Cependant, il persistait dans ses routines ces traces de bonne éducation qui interdisaient à l'honnête homme ou à ce qu'il en restait dans la dégringolade d'assouvir sa soif en se branchant directement au goulot de la bouteille. C'était pourquoi, plutôt que d'emboucher le flacon avec cette grossièreté de la précipitation, il optait encore

pour un semblant de raffinement et poussait sur le coin de la table un verre à pied qu'il remplissait, dans un style de buveur aguerri, d'eau-de-vie plus transparente que la lumière.

Avec une ampleur proverbiale qui lui mettait des frissons dans la voix, il ne se retenait pas de proférer :

« *Qui a bu boira*, disait le prophète, révérend patron des bouilleurs de cru et des pompistes en liquides biéreux.

« Sa prédiction se révèle juste et bonne en ce qui concerne le plus humble de vos serviteurs, chère sainte Dame de la Consolation.

« J'ai bu, je bois et je boirai, puisqu'il faut que l'Écriture s'accomplisse et que les bouteilles pleines soient vidées. »

Par un louable souci de précision, il ajoutait ce complément d'information :

« Mais comme vous ne pouvez l'ignorer, vous qui voyez tout et qui entendez tout, je ne suis pas de ces solitaires qui dédaignent la compagnie des autres humains, s'ils sont de qualité et partagent avec moi le goût des alcools forts et de la discrétion absolue. »

Après quoi, ayant spécifié tout ce qu'il

maîtrisait de généralités, il avait envie de lever son verre à la santé ou, plus exactement, à la mémoire des ancêtres qui l'avaient précédé dans la corporation.

Pour ce faire, il campait sur des chaises trois tableaux magnifiques sur la toile desquels apparaissaient dans la chronologie et la bonne humeur l'arrière-grand-père, le grand-père et le père. Les trois, chacun à leur époque, portaient la même corde à nœuds sur l'épaule et le même verre d'eau-de-vie à la main.

Basile Porquet entreprenait de faire les présentations, en remontant le temps.

« Émile Porquet, mon père.

« Achille Porquet, le père de mon père.

« Cyrille Porquet, le père du père de mon père.

« Voilà d'où je viens. Voilà où je ne saurais pas retourner. Voilà avec qui je peux trinquer en toute mondanité. »

Et il trinquait comme eux-mêmes n'avaient jamais eu l'infortune de trinquer :

« Salut à vous, hommes honnêtes, intègres artisans, buveurs invétérés, grands dévots de Notre-Dame de la Consolation. »